

# 1. Les « mots-clés » de la méthode

Pour préparer efficacement le travail de dissertation sur table, mais aussi afin de suivre correctement le corrigé d'un professeur, ou de s'entraîner à l'analyse de sujets, il est nécessaire de comprendre en premier lieu les règles du jeu philosophique. Nous l'avons vu, les critères d'évaluation de la dissertation sont toujours définis avec précision par les correcteurs, et il est donc possible d'énoncer clairement quels sont les points incontournables auxquels vous devez vous attacher en commençant votre travail au brouillon. Pour vous permettre de procéder avec calme et rigueur (les maîtres mots de la méthode!), nous avons choisi de reprendre et d'analyser quatre mots-clés, qui sont au cœur de l'approche philosophique demandée par l'exercice : le problème, le questionnement, l'enjeu et le concept.

## Le problème

« Problématiser », « problématique », « problème »... Les jurys notent chaque année dans les concours la nécessité de l'« élaboration d'une véritable problématique »<sup>1</sup> pour la réussite d'une dissertation. En effet, l'étape est décisive, car elle est à la base de toute démarche philosophique, de Platon à Habermas. Il faut commencer par entendre le terme dans son sens le plus commun : le problème, c'est la difficulté, le nœud qui empêche apparemment d'avancer. Dans la philosophie grecque, il s'incarne souvent dans la figure de l'*aporie*, littéralement une « absence de chemin », une impasse. C'est ce problème que la dissertation tente de résoudre, en proposant un cheminement réflexif : un « plan de dissertation » doit ainsi être conçu comme une *tentative de réduction progressive du problème*. Si on n'éprouve pas d'embarras ou de doute, il n'y a pas de véritable problématique.

Le propre du problème dans le cadre de la dissertation philosophique est pourtant qu'il n'est pas « donné » explicitement à l'étudiant... précisément parce que sa recherche et son identification constituent une partie importante de l'exercice et de la réflexion ! Le problème est toujours *sous-jacent* par rapport à l'intitulé ; il attend d'être *révélé*, mis au jour. Cela signifie qu'il ne faut pas « inventer » un problème pour le rapporter au sujet, mais au contraire toujours *partir de l'analyse du sujet* pour dégager le problème (voir le chapitre « Face au sujet »). Inventer, c'est risquer le fameux « hors-sujet » dont sont victimes de nombreux

---

1. Rapport des jurys 2009 de l'épreuve commune écrite de Philosophie, concours A/L de l'ENS.

devoirs qui, plutôt que de dévoiler le problème interne au sujet, vont chercher « en dehors » du sujet un problème qui leur paraît plus intéressant à traiter. Le meilleur moyen de faire apparaître le problème est toujours, au contraire, de *revenir à l'intérieur* du sujet.

Le problème occupe la partie *centrale* d'une introduction. Il doit apparaître clairement et explicitement : ce n'est pas au correcteur de reconstituer les étapes de votre réflexion, il doit au contraire *lire* de manière immédiate que vous avez correctement identifié le problème du sujet. Cela ne veut pas nécessairement dire que le problème soit une interrogation directe... et surtout pas une suite de questions juxtaposées ! Il est même préférable de passer par une explication au style pondéré. En classes préparatoires, il est attendu que l'exposition du problème soit assez conséquente en termes d'espace : une quinzaine de lignes ne sont pas de trop pour développer avec suffisamment de précision et de nuances les aspects de la difficulté que le corps de votre dissertation (le développement) va tenter de résoudre. Au-delà, le risque est de vous avancer un peu trop avant sur les positions que le développement va détailler.

Vous devez être certain de la solidité de votre problème, ce qui ne veut pas dire que celui-ci ne se transforme pas ; au contraire, il est judicieux qu'il se nuance au fur et à mesure de la progression de votre développement. Le meilleur moyen d'éviter le glissement vers le hors-sujet au cours de la rédaction est d'ailleurs de conserver en tête le problème, dès la première ligne de la première partie ; après avoir terminé de rédiger chaque fin de partie, posez-vous les questions : ai-je progressé par rapport au problème ? Les termes ont-ils évolué ? Où en suis-je dans la réflexion ?

Comment alors « trouver » le problème ? C'est ce à quoi va servir l'étape du *questionnement*.

## Le questionnement

Vous avez tous lu, ou lirez, au cours de votre cursus philosophique, un dialogue de Platon... Peut-être avez-vous déjà été frappé par la manière dont Socrate questionne ses interlocuteurs. Dans le dialogue du même nom, Ménon compare même Socrate à une « torpille », ce poisson qui administre une décharge d'électricité à ses prédateurs, parce que le philosophe a une capacité identique de plonger son auditoire dans la confusion et de le paralyser. Et Socrate parvient à ce résultat... à force de questions, aussi simplement formulées que « Qu'est-ce que le beau ? » ou « Qu'est-ce qu'un homme juste ? » ! Ce n'est pas l'accumulation de questions qui provoque le trouble chez les interlocuteurs du sage, ce sont les questions pertinentes et *justement posées*, qui viennent remettre en cause leur opinion solidement établie et leurs « préjugés ».

À une échelle différente, le questionnement qui va vous permettre de dégager le problème de la dissertation ne fonctionne pas différemment, à ceci près que

c'est à *vous-même* qu'il faut adresser vos questions. Ces questions sont *spécifiques* par rapport au sujet qui vous est proposé ; elles surgissent après une première analyse des termes qui composent l'intitulé. Cette étape est capitale, car elle va vous éviter de « réciter » un cours sur une notion ou des résumés d'œuvres dans le cours de votre dissertation. Concrètement, le questionnement au brouillon doit être composé de quelques questions organisées (voir le chapitre « Face au sujet »), d'où doit émerger *une* difficulté centrale, qui est celle qui empêche en apparence de proposer une réponse simple au questionnement... c'est le *problème*.

## L'enjeu

L'enjeu est souvent confondu par les étudiants avec le problème. Pourtant, il en est clairement distinct, aussi bien conceptuellement que concrètement, dans la rédaction de la dissertation (nous vous conseillons de le faire intervenir après l'annonce du plan, en conclusion de l'introduction). Définir l'enjeu d'un sujet, c'est définir le gain dont vous allez bénéficier en essayant de résoudre le problème qui vous est soumis. Si le problème est le *moteur* de la réflexion, l'enjeu est l'*horizon* vers lequel elle tend. Il y a par définition toujours un enjeu dans une dissertation... sans quoi la réflexion serait inutile ! Attention, mentionner seulement de manière vague « un gain théorique » ou « un gain pratique » découlant de l'examen du problème ne suffit pas à définir un véritable enjeu ; les enjeux sont spécifiques aux problèmes (donc aux sujets), et en tant que tels exigent d'être précis. L'enjeu répond aux questions suivantes : pourquoi ce problème est-il important ? Que nous invite-t-il à mettre au jour ? Quel est le champ théorique, pratique, etc., qu'il dévoile ?

*Exemple* : « Désobéir » (voir p. 79). L'enjeu concerne l'autonomie du sujet moral et nous éclaire sur la nature du pouvoir.

Identifier l'enjeu du sujet requiert un peu de recul par rapport au questionnement ; vous pouvez même attendre d'avoir construit votre plan (et donc d'avoir progressé dans la résolution du problème) pour identifier avec davantage de précision ce qui est en jeu dans le sujet. En revanche, une fois la rédaction de votre introduction terminée, cet enjeu doit rester présent comme horizon de votre réflexion, ce qui peut vous aider à maintenir le « cap » de votre devoir.

## Le concept

« Qu'est-ce qu'un concept ? » : la question en elle-même est un possible sujet de dissertation ! Nous nous limiterons à la définition du concept comme outil pour la dissertation, puisque le travail de *conceptualisation* est l'un des points les plus examinés par les correcteurs. Les étudiants pensent parfois qu'il suffit de substituer « concept » au vocabulaire plus simple du « mot » ou du « terme »

pour adopter une démarche philosophique. Or, en quoi le concept est-il différent d'un simple « mot » ou « terme » ? C'est tout simplement que le concept est le fruit d'une réflexion, son sens n'est pas « donné » immédiatement par le langage. Par exemple, dans la vie courante, nous nous servons de mots (le hasard, la punition, le devoir...) qui ont des référents immédiats, ou que nous utilisons de manière instrumentale, dans des situations concrètes. Au contraire, si je décide d'examiner dans un cadre philosophique le terme de « hasard », afin d'en produire un « concept », il me faut *réfléchir*, poser des questions à ce terme, en interroger le sens : y a-t-il des « conditions » à réunir pour qu'advienne le hasard ? N'est-il pas paradoxal de porter à l'abstraction un phénomène qui ne semble pas avoir de règles ? Etc.

Les reproches de conceptualisation insuffisante portent donc *in fine* sur une *réflexion* insuffisamment problématisée quant au sens et à l'enjeu des termes. Comment faire sienne cette exigence de conceptualisation ? En gardant une part de « soupçon » permanente, et en questionnant sans cesse les termes employés. C'est parce que votre approche d'un concept évolue dans le cours du devoir (ce qu'on appelle le « travail du concept » !), que votre réflexion par rapport au sujet peut progresser, et proposer des modèles de résolution au problème abordé.

On voit donc comment s'articulent, à présent, problème, questionnement, enjeu et concept : s'ils sont séparés théoriquement et dans le discours *sur* la méthode, vous devez vous en servir comme outils conjoints dans la pratique.

## 2. « Face au sujet », au brouillon : la méthode en acte

La solennité et les affects attachés à l'épreuve de dissertation philosophique font souvent de la découverte du sujet un moment chargé d'angoisse ; pourtant, c'est au cours des premières heures que l'essentiel de la réflexion et de la prise de décision théorique se joue. Une fois passée la surprise liée à la réception du sujet, il s'agit d'accepter de ne plus faire bloc « contre » lui, mais de se glisser « à l'intérieur » et d'en faire un allié, afin d'en épouser toutes les nuances nécessaires pour la réflexion...

### **Nul n'entre ici s'il n'est analyste**

La règle semble simple, et concentre cependant la majeure partie des difficultés : traiter un sujet de dissertation philosophique consiste en premier lieu à le *lire* et à l'*analyser*. C'est ici qu'il faut lutter contre deux instincts contraires mais symétriques, qui émergent naturellement à la découverte d'un sujet. La paralysie, tout d'abord : le sujet ne vous « évoque » rien, et ce « rien » provoque une angoisse qui barre la route à toute réflexion libre. Soit qu'il vous semble ne jamais avoir croisé une telle notion au cours d'une lecture, soit que le sujet vous semble trop vaste, soit encore que vous n'en compreniez pas l'intitulé, la difficulté consiste en premier lieu à surmonter la peur et à affronter l'étape d'une véritable lecture du sujet, qui s'attache attentivement à tous les termes. À l'inverse, si le sujet paraît à première vue « emballant », réfrénez la prise de notes immédiate, et n'adoptez pas sans circonspection le plan parfait qui saute à votre esprit dès le premier regard posé sur la feuille. La dissertation philosophique est un exercice qui requiert du temps, et qui en accorde suffisamment, pour peu que l'on apprenne à le gérer. Les sujets auxquels vous ferez face en classes préparatoires ou à l'université comportent souvent *plusieurs niveaux de lecture*, et le risque de s'engouffrer dans une voie unique, instinctive, tient à la cécité probable de votre réflexion première face aux différentes facettes du sujet.

L'étape absolument nécessaire est donc celle de l'analyse calme des termes du sujet, de sa formulation, en vue d'en dégager un questionnement – qui mènera au fameux problème.

## Conseils pour l'analyse

Répetons-le, *tout* sujet de dissertation s'analyse, quelle qu'en soit la forme (voir ci-dessous une typologie possible des sujets), y compris et surtout si celle-ci est affirmative ou notionnelle. Il faut par conséquent identifier rapidement les *concepts* essentiels, et en dégager les implications philosophiques. Attention, ne partez pas à la recherche du concept uniquement dans les termes à « résonance » philosophique (la volonté, le corps, l'existence...), mais soyez également attentifs au « potentiel philosophique » de termes d'apparence plus banale (apprendre, exercice, etc.). Plusieurs approches sont ici complémentaires :

- Une **analyse étymologique**, c'est-à-dire qui se base sur l'origine du terme ; si vous en avez la possibilité et les compétences nécessaires, c'est là souvent une donnée utile pour l'analyse. Pour les concepts classiques, vous pouvez faire de l'apprentissage de ces étymologies une composante de votre travail (« intuition » vient par exemple du latin *in-tueor*, regarder au-dessus, apercevoir). Attention toutefois à ne pas déduire des étymologies malheureuses, ou à ne pas s'enfermer dans l'approche étymologique. On apprend toujours de l'étymologie (pour reprendre l'exemple précédent, la notion de vision instruit très fortement la définition cartésienne de l'intuition), et une telle analyse peut servir de tremplin dans l'introduction, mais le problème philosophique n'y est pas tout entier contenu.
- Une **analyse conceptuelle**, de prime abord, des termes du sujet. Que les termes fassent directement appel au vocabulaire de la philosophie, ou qu'ils soient en apparence empruntés à un registre plus quotidien, il convient de les prendre au sérieux, en envisageant la singularité et la polysémie. Évaluer la singularité d'un mot implique de le distinguer des termes proches, comme des termes opposés : pensez à ce qui sépare par exemple le concept de « hasard » de ses antonymes (finalité, nécessité, déterminisme...), mais aussi de ses synonymes manifestes (chance, fortune, coïncidence, événement...). Ce travail de précision et de spécification vous permettra de partir d'une définition plus claire de vos concepts de base, pour pouvoir ensuite les faire évoluer dans le cours de la réflexion. Vous risquez sinon de « perdre du temps » au sein du devoir en cheminant par ces définitions de base, et de parvenir au bilan à un nuancier moins riche que si ce passage au crible est tracé dès le brouillon.

L'étape complémentaire de cette deuxième analyse consiste à prendre en considération la polysémie des termes du sujet. Si les programmes de travail sont usuellement divisés en grands domaines philosophiques (la métaphysique, l'art et la technique, etc.), il faut toujours garder à l'esprit qu'un concept ne renvoie que très rarement à un unique niveau de réflexion. Le concept de « loi », par exemple, fait immédiatement écho au champ politique, mais la dimension *scientifique* se révèle d'une égale importance. Prendre en compte cette pluralité conduit à un nouveau risque, celui du « plan-catalogue » : le plan du sujet n'a pas pour objectif

de répertorier les divers champs dans lesquels s'inscrivent les concepts en jeu (la loi dans le champ scientifique, puis la loi des politiques, etc.). Cet inventaire, de préférence exhaustif, est un tremplin pour la réflexion : au-delà du simple constat, il faut s'interroger en quoi cette pluralité dévoile une structure fondamentale du concept (la question à se poser est : qu'y a-t-il d'*essentiellement commun* à la loi politique et à la loi scientifique ?).

- Une **analyse grammaticale et relationnelle** de l'intitulé. Cela inclut *tous* les éléments de l'intitulé, y compris les connecteurs (« Le bon et l'utile »), la nature des termes (substantif, adjectif, verbe, adjectif substantivé...), les verbes, etc. L'étape est indispensable dans le cas où l'intitulé se présente sous forme de question, comme dans celui où vous aurez affaire à un concept ou un couple de concepts. Vous pouvez en effet faire face à des substantifs (« L'égalité », « L'imitation »...), à des adjectifs substantivés (« L'utile », « Le beau »...). Cette différence pose des questions de fond : si nous prenons le cas de « l'utile », s'agit-il d'une qualité extrinsèque ou intrinsèque à un objet ? D'une attitude ? D'un critère de référence posé en idéal moral ? Là encore, l'analyse n'est porteuse de sens que si elle vise à faire émerger des questions.

L'opération est encore plus évidente dans le cas d'un intitulé à interrogation directe, où la formulation même de la question doit interpeller votre attention. Il est rare qu'un sujet vous oriente dans une direction unique ; l'un des cas le plus évident est celui des intitulés commençant par « Peut-on... » ou « Faut-il... », et qui jouent quasi systématiquement sur une compréhension double attachée à ces formulations verbales (pouvoir fait appel à la capacité physique ou intellectuelle, mais aussi au registre moral). Attention cependant à ne pas « plaquer » sur un sujet des analyses pré-conçues. Certaines nuances sont plus subtiles, telles que la différence entre le génitif objectif et le génitif subjectif : il est par exemple possible d'entendre « la puissance *de* la volonté » comme la puissance *qui est intrinsèque* à la volonté, comme la puissance qui est *produite* par l'exercice de la volonté.

## Des fragments au questionnement

Cette analyse grammaticale et structurelle doit vous amener à prendre conscience du caractère organique du sujet ; si on lui retire l'un de ses éléments, il change de signification. Après la dissection des termes, il faut désormais comprendre la logique qui motive l'intitulé. Sans effort pour dégager une unité de sens – ce sens étant amené à évoluer dans le cours du devoir –, vous en resterez sans doute à une impression de progression laborieuse et fragmentée.

Comment, pratiquement, s'organise cette unité au brouillon ? Si, au terme de l'analyse, vous avez une impression de désordre et de fragmentation des éléments, reprenez vos notes, les premières questions qui ont émergé de l'analyse, en

mettant l'accent sur l'*articulation* entre les champs explorés. Cette articulation peut être de l'ordre du recoupement, de la complémentarité, mais également du paradoxe; n'oubliez pas que ce que recherche ce travail préliminaire, c'est un *problème* philosophique, un matériau dont l'apparence résiste à la pensée, et que votre plume va travailler dans la dissertation.

Au terme de ces recoupements doit apparaître un *questionnement*, qui n'est pas une accumulation d'interrogations directes, mais une progression logique de pistes de réflexion autour du problème. C'est à ce stade du brouillon qu'il faut (déjà!) avoir à l'horizon la rédaction de l'introduction et de la conclusion; car toutes deux seront guidées, dans une mesure différente, par le traitement direct du problème. Formulez clairement votre questionnement au brouillon, en classant vos pistes de réflexion sur une série de points; vous aurez ainsi une vue d'ensemble pour élaborer votre plan.

## Le plan

C'est sur ces bases que s'opère la construction du plan. Répétons-le, il ne s'agit pas d'une structure figée, et pour un même sujet, une multiplicité raisonnable de plans est envisageable. Pour conserver la maîtrise de son gouvernail, deux repères sont à garder à l'esprit en permanence: d'une part, le problème central; d'autre part, l'articulation et la progression logiques. Si la méthode est un « chemin », celui-ci ne serpente pas au hasard ou au gré des retournements rhétoriques du devoir. Pour éprouver la solidité de votre plan, vous pouvez faire le *bilan* de chaque partie, au regard de l'identification du problème initial, en vous posant un nombre limité de questions simples:

- Quel éclairage et quel gain cette réflexion apporte-t-elle vis-à-vis du problème initial?
- En quoi les définitions et les concepts de départ ont-ils évolué?
- Quelles sont les limites et les faiblesses de cette réflexion?

Vous devez être en mesure de répondre précisément à ces trois questions, au bilan de *chaque* partie; en effet, ce sont ces réponses qui motivent le passage à la partie suivante. Par conséquent, une partie n'est jamais *inutile*, et elle n'est jamais *complète*. C'est ce qui vous permettra d'éviter le plan linéaire, sous forme d'inventaire philosophique, ou un plan trop désordonné. Le maître mot est celui de la *progression* (étymologiquement, marcher en avant!): à chaque étape-clé (la transition entre les parties), vous devez avoir *appris* quelque chose eu égard au problème, et en même temps avoir conscience d'une insuffisance, qui motive l'approfondissement des concepts et du problème. Cette approche à la fois *cumulative* et *critique* a pour finalité de pouvoir formuler, en conclusion, une thèse nuancée, enrichie des différentes approches que vous aurez envisagées au cours de la dissertation.